

ouvrière d'événements extérieurs et intérieurs sur la nature et l'échéance desquels on ne peut faire que des conjectures et pose avec une force nouvelle à la conscience ouvrière la question des rapports du syndicat et des autres forces sociales.

El ne suffit pas, comme le fait Delfosse, d'affirmer incidemment la nécessité de l'indépendance politique du syndicat tout en plaçant cette indépendance au sein d'un système qui la rend pratiquement inexistante.

L'indépendance du Syndicat doit être définie dans son contenu comme dans les garanties permanentes de son intégrité.

La situation actuelle du mouvement syndical ne se caractérise d'ailleurs pas seulement par des divergences de vues sur l'indépendance politique du syndicat. Cette question est inséparable, en effet, de celle du rôle social du syndicat, des buts généraux qu'il poursuit, des moyens employés pour atteindre ces buts.

Loin d'être conditionnée par le renvoi devant un parti politique de l'examen de ces problèmes, l'unité syndicale ne résultera que d'un accord sans cesse élargi sur leur solution révolutionnaire et prolétarienne, d'un réveil, sous la pression des événements, de la conscience ouvrière reprenant, en l'enrichissant de l'expérience acquise au cours de ces quinze dernières années, la tradition du syndicalisme révolutionnaire qui n'est autre chose que la vraie tradition marxiste et communiste.

Le quatrième projet que j'ajoute à ceux de Delfosse est donc celui des camarades unitaires qui entendent renouer cette tradition, sortir la C. G. T. de l'ornière capitaliste et gouvernementale dans laquelle elle est embourbée ; arracher la C. G. T. U. à la tutelle d'un néo-communisme désorganisateur et infécond ; travailler à la reconstitution d'une C. G. T. unique indépendante de tous les partis politiques, au sein de laquelle une véritable démocratie prolétarienne assurera la liberté d'expression pour tous, une C. G. T. accueillante à tous les ouvriers, à tous les travailleurs, aussi éloignée des compromissions dangereuses que des aventures funestes, une C. G. T. que l'indépendance, la conscience et la clairvoyance éprouvées de ses représentants librement choisis et jouissant de l'estime et de la confiance générales fera unie, indivisible, indestructible.

C'est là, objecteront les camarades sceptiques un but bien lointain.

Peut-être ! Je le crois cependant plus proche que l'unité de Losovsky, l'unité de Jouhaux et aussi l'unité du camarade Delfosse.

La route sera peut-être longue ; elle sera certainement rude. Mais il est des situations où le devoir révolutionnaire consiste à résister au courant, à s'accrocher, à travailler patiemment, opiniâtement pour le remonter et... à savoir attendre.

F. LORIOT.

Le retour de "Ceux qui ont vu"

Contre le Courant a donné le 28 mars une réunion à la Salle du Tambour. Le camarade Naville y rendit compte de sa délégation dans l'Union Soviétique.

Devant un auditoire très attentif Naville étudia sérieusement les problèmes de la Révolution russe qui sont l'objet des préoccupations de tous les révolutionnaires : pas de bluff, pas de mirage, mais une étude courageuse de la réalité soviétique. De nombreuses questions lui furent posées et la réunion se prolongea assez tard.

En comparant la vérité de ce compte rendu avec l'optimisme officiel et creux de ceux que donne le Parti, les camarades ont pu comprendre pourquoi Naville, membre du Parti, n'avait jamais été invité par le Parti à faire le compte-rendu de sa délégation.

Dans le Fief des de Wendel

Un camarade nous fait parvenir les notes suivantes, relatives à la vie des métallurgistes lorrains :

Tout d'abord, quelques mots sur le travail lui-même :

Le traitement du minerai comporte six opérations essentielles : Transporté vers les hauts fourneaux, soit par chemin de fer, soit par voie aérienne, le minerai est introduit dans le haut-fourneau par le haut, au moyen d'élevateurs électriques qui, de la même façon, y introduisent une quantité de houille égale à celle du minerai. Le degré de chauffage est de 1.400 degrés environ, la chaleur étant obtenue par des gaz qui activent la combustion de la houille.

Dès que la fusion commence à s'accomplir, le minerai descend, les résidus restant au-dessus.

La seconde opération est celle de la coulée. Un écoulement étant pratiqué à la base du haut-fourneau, le minerai en fusion passe dans des caniveaux creusés dans le sable, puis vient se déverser dans des cuves cylindriques basculantes. La coulée se produit toutes les 35 à 40 minutes, elle nécessite la présence de quatre hommes par haut-fourneau, quatre hommes qui doivent observer une attention de tous les instants, car le travail est extrêmement dangereux ; certains, armés de tiges de fer de trois à quatre mètres sont chargés de déboucher l'orifice d'écoulement, d'autres procèdent à son obturation, au moyen de tampons d'argile : revêtus de vêtements incombustibles, le visage recouvert d'un masque grillagé, ils doivent, à toute minute, éviter l'accident souvent occasionné par une obturation défectueuse, la terrible brûlure provoquée par les étincelles jaillissantes.

Un peu plus loin, c'est le soufflage. Le soufflage a

pour but d'épurer le métal par la projection d'air comprimé, qui passe dans un appareil de forme cylindro-conique, moitié sur axe, portant une ouverture à sa partie supérieure. Le liquide est ainsi traité pendant une heure environ, puis reversé dans un autre cuve montée sur une plateforme pivotante, et finalement amené au-dessus des moules, pour le moulage. Ce travail, pratiqué par deux ou trois hommes par appareil, ne laisse pas d'être extrêmement pénible, car il arrive que l'orifice étant fort souvent encrassé, le métal s'arrête de couler : il faut alors activer l'écoulement au moyen d'une tige de fer et se tenir à proximité de l'appareil qui dégage une chaleur de 1.000 degrés environ !

Vient ensuite le moulage. Placée au-dessus du moule, la cuve, dont le fond est troué, laisse couler le liquide dans des moules de deux mètres de hauteur et de forme pyramidale. La coulée y séjourne deux heures, incessamment remuée par des hommes armés de tiges de fer qui se tiennent à proximité.

Ce travail accompli, les moules sont enlevés par des grues, la masse de fer rouge étant à son tour enlevée par des tenailles électriques puis transportée sur des chariots spéciaux. Tandis que s'opère le transport de ces énormes masses dont le poids est de 4.000 kilos, des hommes vont et viennent au-dessous... Qu'une de ces masses, encore liquides à l'intérieur, vienne à se détacher, on imagine le sort de ceux qu'elle atteindrait !

Avant le laminage — qui est l'avant-dernière opération — les blocs, transportés sur des rails, sont placés dans des fours spéciaux, où s'opère une déperdition de chaleur qui, cependant, les laisse rouges. On les place sous des rouleaux, puis, ils passent sous le laminoir. Au bout de vingt minutes, de cette masse de 2 mètres sort un rail de 80 mètres environ. Chaque laminoir nécessite la présence de quatre hommes dont la tâche consiste à guider et à présenter le métal devant les différents rouleaux du laminoir. Pendant l'opération, l'ouvrier doit faire preuve d'une agilité surprenante et d'une attention soutenue, car il arrive que le rail bute et se déplace, au cours de sa transformation : Gare à ses jambes !

A la sortie du laminoir, dernière opération, une scie vient sectionner le rail selon différentes longueurs : rails, poutrelles, traverses de chemins de fer sont fabriqués par centaines journalièrement.

La journée de travail est de huit heures et comprend trois équipes.

Contre son infernale et dangereuse besogne, l'ouvrier touche de 20 à 40 francs par jour, y compris 4 francs d'indemnité de vie chère. Naturellement, le leurre des habitations ouvrières à bon marché et des soit-disant avantages accordés par le patronat, sévit ici dans toute sa beauté. Une coopérative gérée par les directeurs et les chefs de service vend des denrées à un prix sensiblement inférieur aux prix du commerce privé. Seuls, les ouvriers des usines De Wendel peuvent s'y fournir, sur présentation de leur carte.

Tout autour des usines, se trouvent de petites maisons, construites en série pour les ouvriers et employés mariés et ayant des enfants, maisons de trois à quatre pièces, assez bien aménagées et d'un loyer relativement minime. Les célibataires sont logés dans des cantines où ils ont chacun leur chambre, avec réfectoire commun. Dans un temps assez rapproché, tous les ouvriers et employés seront logés par les patrons. Ceux qui veulent cultiver des légumes ont la possibilité de louer des terrains.

Au point de vue politique et dans l'ensemble, la mentalité ouvrière est notoirement arriérée. Catholiques, protestants et juifs se partagent la direction des âmes et les tiennent sous la férule. Extérieurement du moins, presque tous les habitants de la région sont pratiquants ; les places à l'Eglise sont louées à l'année de 50 à 100 francs ; quant aux écoles, elles sont aux mains des prêtres.

Tout dernièrement, un haut-fourneau moderne ayant été construit à l'usine d'Hayange, il fut inauguré en présence du clergé de l'endroit, par qui il fut béni.

Il existe bien des délégués d'usine, mais, outre qu'il faut 5 ans de présence à l'usine pour être élu, ils ne jouissent d'aucun pouvoir et ne font que ce que les patrons leur permettent de faire.

La caisse d'assurance en cas de maladie est dirigée par des ouvriers, mais par des ouvriers présentés par la Direction, ce qui revient à dire que ce sont en réalité les patrons qui la dirigent.

La grande majorité des ouvriers subit la pression morale du patron et vote pour lui lors des élections ; peu ou point de conscience de classe, le cinéma, le bal et la boisson leur servent à s'évader de leur enfer. S'il existe des communistes, ils sont fort peu nombreux et pratiquement, ils ne peuvent rien faire ; on lit *l'Humanité*, et le travail d'émancipation se réduit là.

D'ailleurs, le mouchardage sévit dans tout le pays : que ce soit chez le débitant de boissons ou à l'usine, où une police spéciale, payée par les De Wendel, surveille les moindres gestes des travailleurs, on est vite repéré, et s'il le faut, chassé de l'usine et même de la région si l'on montre par trop ses opinions.

On compte un grand nombre d'ouvriers italiens, parmi les ouvriers étrangers, quelques russes et quelques polonais.

Une église spéciale a été construite pour les Italiens, dont le curé, tout-puissant, a suscité déjà de nombreuses expulsions.

La section fasciste est importante ; soit conviction, soit nécessité, presque tous les italiens en font partie : tout Italien qui n'appartient pas au faisceau est repéré et ne tarde pas à être expulsé s'il a le malheur de formuler quelque critique contre le fascisme. C. B.

Le problème de "L'OPPOSITION"

La lutte contre l'Opposition est entrée dans la phase de violence. C'est un fait d'importance historique et politique dont il faudra tenir compte dans l'action de redressement révolutionnaire de l'I. C. L'indifférence relative avec laquelle les masses ont assisté à la déportation scandaleuse des meilleurs militants de la Révolution russe, ne peut qu'encourager et accélérer les déviations thermidoriennes de la majorité stalinienne et embourber un peu davantage la Révolution russe. La III^e Internationale elle-même — issue de la révolution russe dont elle n'est qu'un compartiment subalterne — ne peut que suivre les péripéties de la crise spécifiquement russe. Dès lors le redressement révolutionnaire de l'I. C. lié au redressement du P. C. russe ne peut plus être envisagé sans l'action directe des masses prolétariennes contre les for-